

Philippe Madec

Etre et faire pour autrui

De l'éthique et de l'architecture

ECOLE D'ARCHITECTURE DE GRENOBLE
Séminaire 1995-96

"Si l'architecte doit jouer un rôle au vingt-et-unième siècle, dans un monde complexe et plus conscient des contraintes environnementales et des différences culturelles, un monde où la technique continuera néanmoins de s'étendre à l'échelle de la planète, il doit méditer sur des stratégies propres à révéler la capacité de sa discipline à concrétiser une intentionnalité éthique".

1

Alberto Perez-Gomez

L'architecture repose sur deux piliers principaux, profonds et ardents. ce sont l'éthique et la matérialité.

L'éthique est engagée dans l'architecture, elle y est mise à l'œuvre ; elle y est mise à l'épreuve du temps et de l'espace. Architecture et éthique sont indissociables. Voilà pourquoi la dimension éthique propre à l'architecture se discerne mal. Elle n'est pas extérieure mais amalgamée, c'est un liant, ce n'est pas une greffe opérée à une quelconque activité technique ou formelle. Ce n'est pas une dimension morale *appliquée* à l'architecture, comme disent les intellectuels contemporains de la nécessité d'appliquer une éthique à la politique ou au gavage de l'oie dans le Languedoc. Pour qu'une éthique soit appliquée de l'extérieur à une action humaine, comme les faisceaux de la loi ou les diktats de la morale, il faut qu'elle soit étrangère à cette action. Ce n'est pas le cas en architecture.

L'éthique de l'architecture est la tenue même de l'architecture, c'est sa verticalité.

Cette secrète amitié de l'architecture et de l'éthique nous mène, pour au moins deux raisons, au problème contemporain majeur posé à la théorie architecturale : quel sens pour le mot "architecture" ?

La première raison est l'impossibilité de parler d'éthique et d'architecture si nous confondons encore architecture et bâtiment, architecture et activité de l'architecte ? Il en va de même pour l'éthique : comment parler d'éthique et d'architecture si nous amalgamons encore de éthique et valeur ?

La seconde raison vient de ce que la nécessité de comprendre ce qu'est l'architecture est inscrite dans le démarche éthique même En effet il est nécessaire d'affirmer les contours et le cœur de la présence architecturale pour que

¹ - Architecture, Ethics, and Technology. op.cit. page 16

l'architecture puisse répondre présente, et ainsi répondre d'autrui par sa présence. Comment sans retenue projeter l'architecture si nous ne concevons pas en tant qu'elle même ? Projeter c'est-à-dire donner l'idée au réel, porter vers autrui.

Ainsi vient d'être nommé ce face à quoi l'architecture et l'éthique se définissent et se rassemblent, ce que l'architecture et l'éthique partagent, cette contrée sur laquelle elle se définissent : autrui.

Je vous propose que nous partions de là : *l'éthique et l'architecture sont deux principes d'actions pour autrui.*

AUTRUI

Faire pour autrui c'est-à-dire penser et agir pour autrui, telle est la tenue architecturale.

Etre pour autrui, telle est la tenue éthique.

Sans cet autrui dont vous avez (dont vous êtes) l'expression dans cette salle : ce monde dans la boîte noire à côté, cette humanité dans les photographies là sur le mur, mais vous aussi dans cette salle, ou moi qui ne peut rien vous donner sans exister et sans que vous existiez, il n'y a pas d'architecture, il n'y a pas d'éthique.

Comment l'être-pour-autrui nourrit-il le faire-pour-autrui ? Comment le faire-pour-autrui nourrit-il l'être-pour-autrui ? Cette question réversible est posée par l'éthique à l'architecture et par l'architecture à l'éthique. Chacun de nous plus tard y répondra. Chacun de nous en répondra.

A PROPOS DE L'IDEAL

Comme autre point de départ, nous pouvons admettre cette idée convenue : il n'y a pas d'éthique sans un idéal dont le rôle est de donner sens à des valeurs qui fonderont un jugement.

Comme en architecture l'éthique est inhérente, l'idéal éthique de l'architecture repose au cœur de l'architecture, l'idéal architectural est dans l'idée même qui préside à son action, dans sa vocation.. De même que l'idéal éthique de l'éthique n'est pas extérieur à l'éthique.

Posons ce constat contemporain : l'idéal éthique et l'idéal architectural ne sont ni des utopies ni des constructions intellectuelles ; ce sont les conditions même de notre humanité, c'est-à-dire ce qui est en jeu : la responsabilité et

l'habitation. La responsabilité envers soi et autrui est l'enjeu éthique premier, l'habitation est l'enjeu architectural principal. La responsabilité de l'habitation est le devoir des architectes. Le mot "habitation" ne renvoie pas dans mon propos au logement à la différence de l'équipement, mais à la condition poétique de l'homme installant par la matière les conditions spatiales et temporelles de son existence terrestre.

Nous voilà non pas tant du côté du fondement, que du fonds vivant. Nous quittons la cabane rustique, pour la nécessaire envie d'habiter .

Tel est l'absolu rejoué chaque jour, l'accompli s'accomplissant. La responsabilité majeure de l'architecte consiste à maintenir réduit l'écart entre cet idéal quotidien de l'architecture et les architectures. Entre cet idéal quotidien, donc éternel, de l'architecture et les architectures.

L'AUTRUI ET LE MONDE

Allongeons le chemin et laissons réapparaître autrui et le monde. Passons par leur venue. Les phrases suivantes pourront vous sembler hors sujet, pourtant c'est le sujet même. Pour dire un sens, il faut une origine et une direction. Longtemps j'ai cherché un texte disant l'origine et la direction, manifestant le sens. Je l'ai trouvé dans la tradition des indiens d'Amérique du nord, traduit par le grand poète français Jacques Roubaud. Le voici, je vous le donne sur cette feuille volante, faites en bon usage. Je vous le commente ensuite. Lisons-le :

"Comme il errait à l'aventure, [le coyote] tomba inopinément sur un petit renard.

« Tiens tiens mon petit frère, toi ici ? Tu voyages sans doute ? »

« Oui oui, c'est bien moi, répondit Petit-Renard. Le monde va devenir de plus en plus difficile à vivre. J'essaye de trouver un endroit décent où habiter. voilà ce que je cherche. »

« Oh oh, petit frère, ce que tu dis est pure vérité. J'étais justement en train de penser la même chose. J'ai toujours désiré un compagnon. Allons ensemble.

»

S'étant mis d'accord, ils poursuivirent leur route cherchant un endroit où habiter.

Comme ils marchaient, ils rencontrèrent un geai.

« Tiens tiens, mon petit frère, que fais-tu là ? » demanda Wakdjunkaga.

« Frère aîné, je cherche un endroit où vivre, car le monde va devenir difficile à habiter. »

« Nous cherchons exactement la même chose. Quand j'ai entendu mon petit frère Renard parler de ça, j'en ai immédiatement eu envie. Allons ensemble puisque nous sommes en quête du même lieu. »

Voilà ce que dit Wakdjunkaga.

Alors ils continuèrent ensemble, et bientôt ils croisèrent un hetcgeniga.

« Tiens tiens, petit frère, que fais-tu là ? » demandèrent-ils.

« Frères aînés, je cherche un endroit agréable où vivre », répondit le pou.

« Petit frère, nous voyageons exactement dans le même but. Quand j'ai entendu les autres dire qu'ils voulaient vivre en communauté ça m'a plu. Vivons ensemble. »

Ils étaient tous d'accord, et bientôt ils arrivèrent à un endroit où la rivière bifurquait et où des chênes rouges croissaient. Un joli coin vraiment. Un coin magnifique. C'était là, ils en convinrent, un endroit délicieux où vivre. Ils s'y arrêtrèrent et construisirent une cabane." (2)

Au début, juste avant le conte, c'était la fin de la nuit des temps, il y avait l'eau et Coyote. L'eau et Vieil-Homme-Coyote disaient les indiens, car "au début des temps, il n'y avait pas de différence. Les créatures étaient parfois des animaux et parfois des hommes" (3). Coyote était sorti — on ne sait comment — du cercle de l'origine, il s'était mis en marche et dans le même instant il avait parlé : triste d'être seul, il lui fallait quelqu'un à qui parler (4).

En route il crée les terres en soufflant sur une motte tirée du fond de l'eau. Il avance en quête du partage de la parole. Il se déroule sans autre complice que le jour et un bâton qui a poussé de sa main pour assurer son pas. Il avance insensé quoique exalté, tendu vers un destin incertain. Ayant quitté la vérité principale, il n'a de cesse que voyager, faible et désireux, poussé à aller d'un côté puis de l'autre vers il ne sait quoi. Voilà la condition première : entre ce qui est advenu et qu'il ne peut pas dire — l'origine —, et ce qui advient et qui lui est inconnu — un sens de la vie —, le coyote est mené par ce qui n'en finit pas (pense-t-il) d'arriver, de se répéter : la respiration, le pas, l'instant, la vie : cette vie aperçue comme "une petite ombre qui se hasarde sur l'herbe et se perd au coucher du soleil" (5).

² - *Partition rouge, poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord*, Florence Delay et Jacques Roubaud, Editions du Seuil, Paris 1988, page 107. Le coyote est une figure mythique pour les Indiens d'Amérique du Nord. Florence Delay et Jacques Roubaud le présente ainsi dans leur si émouvant ouvrage *Partition Rouge* : le coyote "crée la mort, simplement pour résoudre ses problèmes d'alimentation. Et l'amour par envie de le faire.[...] Il est sacré. Il fait rire. En faisant mal il fait du bien. Collectivement. Il soigne, il guérit. Le gai savoir des Indiens consistait peut-être à rire ensemble, non à se lamenter, de leur inconscient. Car Coyote est inconscient. Ses histoires sont sacrées. On les héritait, on les échangeait, on les achetait, tels des noms. Elles se racontaient d'octobre à mars, jamais en été, quand les serpents sont encore dehors : le conteur eût encouru le risque d'être mordu par l'un d'eux. Et seulement la nuit, sinon le soleil se serait couché beaucoup trop tôt. Il est la plus ancienne créature du Créateur : le conte." Le coyote est l'être malin, le tricheur ; son compère le guépard donne son visage au bien. Coyote institue le groupe humain, mêlant d'emblée la communauté et la malignité ; "il crée le monde mais à peine l'a-t-il créé qu'il le détruit".

³ - *Paroles indiennes*. Textes indiens d'Amérique du Nord recueillis par Michel Piquemal. Albin Michel, Paris 1993, page 13

⁴ - *L'Oiseau-Tonnerre et autres histoires*. Mythes et Légendes des Indiens d'Amérique du Nord. Richard Erdoes et Alphonso Ortiz. Albin Michel, Paris 1995, page 102.

⁵ - *Sagesse des Indiens d'Amérique*. Textes sélectionnés par Joseph Bruchac. La Table ronde. Paris 1995, rabat de la 4^e de couverture.

Dans cette errance ne faisant toujours pas chemin, dans cette durée qui n'aboutit que des instants, sur cette terre étonnamment absente du récit, il se trouve en présence du petit renard, que le hasard place là. D'emblée il le reconnaît. C'est son semblable. C'est un frère. Un petit frère puisqu'il ne vient que d'arriver dans le récit. "C'est bien moi" dit le petit renard, assurant ainsi au coyote qu'il a bien découvert un lui-même, comme on se rencontre parfois dans un reflet.

Aussi le coyote ne peut-il imaginer pour cet *alter ego* un destin différent de son propre destin : il voyage bien sûr, sans aucun doute.

Un pressentiment essentiel anime leur commune condition : à chaque pas, à chaque laps du temps qui les éloigne du commencement, leur monde devient "de plus en plus difficile à vivre", parce qu'il est insensé et parce qu'ils en prennent davantage conscience à chaque pas. Ils ont la même envie : fuir la solitude panique de l'être égaré et inventer les conditions d'une existence. A la place du monde où errer ils préfèrent imaginer un endroit où demeurer ; plutôt que l'être éternel, ils aiment mieux l'existence quotidienne. Ils en ont conçu un but à leur vie : habiter. Mais pour cela ils ont pensé qu'il leur faut — non pas créer, car ils ont la sagesse du simple — mais trouver un lieu. "Un endroit", disent-ils, c'est-à-dire ce qui leur revient, là où ils sont *en droit* d'exister. Un endroit décent, ajoutent-ils, car la difficulté d'être les a rendu fiers et a accru leur désir de dignité.

L'errance les a convaincu — semble-t-il — de cette évidence, c'est une "pure vérité", assure même le coyote. Au mal-être grandissant dont la force transperce chaque jour leur chair, ils répondent par une pensée, présente, active, la conception d'un à-venir qu'ils veulent et énoncent : "trouver un endroit décent où habiter".

Il ne suffisait pas du bâton pour assurer la marche, il ne suffisait pas que le corps soit fatigué, il fallait pouvoir imaginer une autre condition, et pour cela prendre conscience que la vie permettait de vouloir plus fortement que de besoin. Il ne suffisait pas d'être dans l'errance essentielle, il fallait encore être en mesure de concevoir la possibilité d'une existence et la puissance de la volonté. Le coyote l'avouera plus tard : cette capacité-là lui est venue du groupe, il lui fallait entendre les autres dire la communauté pour la comprendre, pour la prendre avec eux. Partager un mot avait suffi parce que "en ce temps-là, les mots étaient magie et l'esprit possédait des pouvoirs mystérieux. Un mot prononcé au hasard pouvait avoir d'étranges conséquences. Il devenait vivant et les désirs se réalisaient" (6).

Sans autre forme d'arguments, ils vont ensemble car ils sont l'un avec l'autre, en compagnie, liés. Chacun de son côté avait présumé que le compagnon serait la pièce indispensable de l'habitation, sa clause. Sans lui on est face à l'insupportable : soi-même et l'inconcevable. A première vue ils envisagent le séjour avec un *alter ego* légèrement différent, un autre soi-même : coyote et renard, deux bêtes à fourrure. Face au vide infini, au hasard, à l'aventure, un a rêvé de deux, l'un à l'autre. Rêver les a rendu possibles et, ainsi envisagés, ils se

6 - *Paroles indiennes*. op.cit. page 13.

sont trouvés. Les espérances s'ensuivent : mais tout d'abord imaginer que l'on peut répondre à l'habitation enfin exprimée et entendue.

En route de conserve, ils rencontrent — car l'affirmation de leur projet commun n'a pas su chasser l'inattendu — le geai puis le pou qui sont en quête du même lieu, et qui associent dans la même ambition "endroit à vivre" et "vivre en communauté". Forts du nombre, acceptant des différences plus grandes, bêtes à poils, à plumes et à carapace, deux devenu trois puis quatre, arrive ce qui n'est pas nommé dans le conte : le couple devient société. L'aînesse alors est dite, c'est l'antériorité de l'appartenance au groupe.

L'accord entre tous, dès lors envisageable, se montre nécessaire ; aussi se fait-il malgré les confusions et la fausse équivalence des volontés singulières : pourquoi la volonté de s'échapper d'un monde difficile à habiter entraînerait-elle le besoin de trouver un endroit où vivre en communauté ? En fin de compte et sans retour l'accord l'emporte sur le clair énoncé de son fondement ; il est la réponse à un besoin, le besoin même de l'accord. Au même titre que l'habitation, c'est un soulagement attendu.

Le premier accord entre le coyote et le renard ne mettait pas fin à la route mais lui donnait un sens : aller ensemble non plus à l'aventure mais vers un endroit où habiter. Le second accord à quatre est prodigieux ; leur envie était si considérable qu'elle déclenche un déluge d'événements nouveaux. A peine l'accord de vivre ensemble les enthousiasment-ils tous, qu'au détour d'une virgule ils arrivent à l'endroit, qu'aussitôt ils atteignent leur destination. L'accord de vivre tous ensemble les a fortifiés au point qu'ils peuvent faire face au lieu qui les appelle.

Ils étaient dans la durée homogène de l'errance, dans le temps du voyage et dans l'attente de l'endroit, ils étaient dans un espace abstrait presque inexistant. Voilà qu'ils trouvent le lieu. Ils aperçoivent enfin la terre, et c'est un paysage. En apparence, déjà là. Ils trouvent les mots pour nommer une rivière et des arbres en leur essence, une rivière qui fait un angle et des chênes rouges qui poussent. Vivant déjà là. Ils voient immédiatement l'horizon de l'eau et l'arbre vertical qui forment un coin. C'est *Leur* coin. Ce coin où la rivière qui bifurque désigne les directions opposées de l'étendue et les entraîne au delà de l'horizon. Est, Sud, Ouest, Nord. Ce coin où des chênes tirent dans le même mouvement le ciel vers la terre, la terre vers le ciel, et invitent l'un vers l'autre les mondes mystérieux de l'au-dessus et de l'en-dessous.

Ainsi dans ce conte fondateur l'espace apparaît comme une conséquence immédiate de l'accord de vivre ensemble. Cet accord fusionne deux distances différentes et complémentaires. L'une est physique, l'autre conceptuelle. L'une est la distance entre soi et les autres, l'autre la distance entre la communauté et son projet d'habitation. L'espace provient ici de la prise de conscience de l'étendue existant entre soi et le monde, mesurée par l'intervalle entre soi et les autres. La somme de ces distances n'a pas de réalité, elle est le projet lui-même. Aussitôt qu'elle est nommée, conçue, elle existe.

L'espace est un entendement et pourtant c'est aussi un enchantement, même un émerveillement, parfois un leurre : ce qui est entendu n'est rien d'autre que ce qui convient, presque ce qui plaît, ce qui est désiré comme le soulagement d'un besoin. L'espace est une puissance de la volonté d'habiter mais c'est aussi — à n'en pas douter — une faiblesse de l'être perdu, son refuge imaginaire.

Tout se précipite alors. Car l'important et le difficile viennent d'être joués.

La survie — selon toute apparence — assurée par la découverte du lieu où vivre, le sentiment esthétique vient, comme par surprise ; un bonheur au surplus, "supplément d'âme" dira-t-on. Le coin du coyote, du petit renard, du geai et du pou ne peut pas être un simple coin, bien entendu, il est *joli* vraiment, il est de surcroît magnifique, à la hauteur du soulagement, de l'adoucissement souhaité de leur condition.

Transportés, ils parviennent même à nommer la chose : c'est le *là*. Là : devant, autour, dans ce que leurs yeux peuvent embrasser, leurs esprits comprendre et leurs volontés communes tenir. Mais pour que la beauté soit présente, aboutie, un nouvel accord est nécessaire. Ce sera le troisième, celui décisif. C'est leur lieu, il leur faut en convenir, il leur faut y venir ensemble. Ce nouvel accord, rassurant les ravit. Alors relâchés, ils admettent le soulagement, mais ils en attendent davantage, ils envisagent le plaisir à venir : ce sera un délice d'y vivre.

Eux qui étaient pris au piège du temps, ayant rencontré l'autre, les autres et l'espace, puis l'endroit de l'habitation, une fois les primes états dépassés par les plaisirs esthétique et sensoriel, ils peuvent s'arrêter. L'errance essentielle est écartée. La perspective du bonheur a remplacé l'inquiétude et la peur.

Ils doivent l'inscrire là et, sur le champ, compléter le lieu sans tarder afin qu'il réponde parfaitement à leur volonté d'habitation et à la joie qui les ravit.

Ils prennent de la matière et ils la manipulent, ils l'entassent pour définir un lieu autre que celui de l'errance, ils disposent de la matière pour installer le lieu du repos.

Ils construisent. Il leur a fallu s'arrêter pour inventer la construction et introduire le premier mot de ce conte à n'être point d'origine naturelle : la cabane.

Ils ne savent pas qu'il viennent de fonder la cité en inscrivant dans la matière cet accord de demeurer ensemble, au creux du lieu, face au temps et à l'espace.

L'ORIGINE DU FAIRE POUR AUTRUI

Telle est l'origine de l'architecture. Le besoin d'un architecte s'en suivra en guise de réponse technique à cette demande d'architecture. Son utilité est là. C'est à lui que plus tard le groupe a confié la tâche fondatrice de reproduire dans le lieu les conditions de l'Accord initial de la cité — cet établissement — de rappeler par une disposition de la matière : l'amour du lieu et de la communauté, la volonté de l'habitation, la dignité et la joie. Cinq points pour une architecture éthique, pour une éthique de l'architecture.

L'errance essentielle du coyote s'est transformée en une lente et infinie chute contemporaine : "Nous tombons. Je vous écris en cours de chute" ⁷, écrit le poète René Char. Mais l'architecture reste la condition du repos, la planche de vivre de l'autre et de tous. De là viendrait l'idée du bien commun présente dans les textes des théoriciens de l'architecture depuis Vitruve. Réaliser la planche de vivre d'autrui : il me semble que nous avons là, l'architecture.

FAIRE POUR SOI/AUTRUI

Ce que donne à entendre l'apparition du coyote, c'est qu'en agissant pour soi nous agissons pour autrui, pour l'*alter ego* avec lequel la vie n'est pas possible sans l'accord. Ce qui est bon pour moi est bon pour l'autre moi-même à condition qu'il l'accepte. Nous voilà responsable sans repli possible. Emmanuel Lévinas cite souvent cette phrase de Fedor Dostoïevski extraite de *Les Frères Karamazov* : "Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous, et moi plus que les autres" ⁸

Mais alors comment peut-on parler de responsabilité si on admet comme horizon que l'homme peut être pris au sein de forces compulsives plus fortes que lui et qu'il l'exonérerait de sa responsabilité ? Alors que nous savons bien que nous faisons l'expérience d'une responsabilité infinie, incalculable et sans répit.

C'est que le sens est donc ailleurs. Il est dans la vie en train de venir, depuis toujours déjà là, au creux de ce qui nous tue chaque jour.

AMOUR DU MONDE ET VISAGE D'AUTRUI

Cette vie qui nous crucifie se présente aussi en tant que monde et autrui.

Amour du monde, amour des êtres et de la matière conditionne notre métier, l'amour des êtres le fait en amont, l'amour de la matière le fait en aval. Comment ne pas aimer celui nous convie à œuvrer en nous donnant sa confiance, lucide même sous condition, et ce qui autorise notre réponse à son attente.

Le monde et autrui sont des présences avant d'être des images, avant d'être des représentations, des compréhensions. Ils constituent une présence qui est à la source de tous nos attachements.

⁷ - Fenêtres dormantes et porte sur le toit, René Char, Gallimard, Paris 1979, page 53.

⁸ - Ethique et infini, Emmanuel Levinas, Fayard page 95.

Le monde et autrui sont avant la raison et échappent à ses limites, ils sont les clés de notre engagement dans ce qui est en train de venir.

L'amour du monde et le visage d'autrui sont les deux aspects qui font de l'éthique et de l'architecture une seule et même aventure.

L'amour du monde et le visage d'autrui conditionnent tout acte architectural. Nous les avons toujours face à nous. La figure du monde et le visage d'autrui ne sont pas que des images mais les symptômes de la résonance au creux de chacun de son altérité, de sa capacité à résonner du monde et des autres. Admettre la figure du monde et s'émouvoir du visage de l'autre — qu'il soit à plume, à poil ou à carapace — est à l'aube même de l'architecture et au matin de chaque architecte.

*

* *

Revenons sur des mots entendus à la dernière session du séminaire : bien, mal, justesse, responsabilité, forme, sens.

La justesse d'un bâtiment est-elle l'éthique de l'architecture ? La responsabilité de l'architecte est-elle l'éthique de l'architecture ? En quoi la justesse d'un bâtiment et la responsabilité de l'architecte font-elles écho à une éthique de l'architecture ? A quel sens renvoie la forme architecturale ? Quelles valeurs pour quel jugement ? Dans quelle mesure la justesse du bâtiment ou la responsabilité de l'architecte renvoient-elles à l'architecture, et partant mènent-elles à une éthique de l'architecture ?

LA RESPONSABILITE DE L'ARCHITECTE

Au XVIII^e siècle si féru de classement l'architecture était considérée comme le huitième des arts car le moins en mesure d'imiter la nature. En outre il n'a jamais été classé parmi les arts libres comme la peinture, la sculpture, la gravure, etc, tout juste était-il considéré comme un art libéral. Il est en effet — s'il est un art — sujet à un nombre si considérable de contraintes regroupées dans le cadre du principe de responsabilité de l'architecte.

La loi ne se prive pas de le faire.

Toute architecture en vue de sa construction doit répondre au Code civil, au Code de l'Urbanisme et son volet paysager, au Code du Travail, au règlement des ERP (Etablissements recevant du public), au règlement de la Sécurité incendie, aux DTU (Documents Techniques Unifiés), aux conditions de vent et de neige, à la

nature du sous-sol, aux normes AFNOR, aux recommandations du CTB ou du CSTB., etc.

A ces données techniques s'ajoutent d'autres responsabilités, le respect du budget et du programme fournis par le client, puis pendant dix ans et trente années la responsabilité civile de l'architecte : si vous avez dessiné un garde-corps magnifique et qu'il a cédé un jour sous le poids d'une personne, les blessures ou la mort de cette personne peuvent vous être reprochées ainsi qu'à vos héritiers si votre dessin peut être mis en cause.

Voilà pourquoi le travail de l'architecte est soumis aux lois, aux contrats, aux assurances. Mais peut-on confondre la responsabilité liée à l'acte de bâtir, celle que je viens de décrire, avec la responsabilité propre à l'architecture ? Certes non, même si un lien existe, car cette responsabilité civile de l'architecte fait écho à la responsabilité plus vaste de l'architecture.

LA PEUR, LA RESPONSABILITE ET L'AMOUR DU MONDE

Je vous propose l'hypothèse suivante : ne peut-on pas comprendre l'importance des règles et de la réglementation appliquées à l'acte de bâtir comme l'expression d'une peur de la société vis à vis des architectes qui, eux n'ont pas peur. Je m'explique. Si l'on croit Jean Greish à propos de l'œuvre du philosophe Hans Jonas, la peur loin d'être une faiblesse ou une lâcheté est un signal mobilisateur précédant l'art de se poser de bonnes questions.

La puissance de l'architecture est grande, l'architecte en est devenu un *deus ex machina*. Ne peut-on pas voir dans l'importance de la réglementation s'appliquant à son travail, la volonté de limitation de cette puissance de l'architecture par la limitation du pouvoir de l'architecte ?

Alors ne peut-on pas voir dans l'arrogance des architectes, l'expression de leur incapacité à se poser les bonnes questions, leur absence de peur de blesser le monde, leur perte de l'amour du monde et du visage d'autrui ? Et dans les contraintes qui s'abattent sur l'acte de bâtir le résultat de l'art de se poser les bonnes questions de la part de la société qui nous invite à œuvrer, le résultat de la peur de voir les architectes à l'œuvre, dans leur si grande et vaine légèreté ?

Ne convient-il pas d'appeler les architectes à perdre leur superbe arrogance ? Et donc ne convient-il pas qu'ils admettent enfin que l'architecture n'est plus un art ? N'est-ce pas le chemin pour reconnaître les erreurs passées et présentes de la "création" romantique ?

NOUS PARLIONS DE LA JUSTESSE DU BATIMENT

Pour évoquer la justesse, nous avons vu des œuvres considérées justes par leur commentateurs. La justesse serait étayée par les rapports qu'entretient le bâtiment avec le site, l'usage et les matériaux. Un bâtiment qui prend en considération les caractéristiques du site, qui répond et exprime l'usage tout en mettant en œuvre les matériaux en respectant leur nature propre est une architecture juste. Nous voilà descendant du Régionalisme critique de Kenneth Frampton.

Voilà en tous cas ce que l'on pense aujourd'hui. Je ne sais pas ce que l'on pensera demain, mais je sais déjà que ce n'est pas ce que l'on pensait hier. Travailler en opposition au site ou en force sur le site ou en en faisant abstraction ou en en faisant la table rase a eu cours bien longtemps. L'usage est la donnée la plus variée, des palais sont devenus des usines et réciproquement, l'adéquation à l'usage symbolique eut en son temps plus de sens que celle à l'usage effectif. Quant aux matériaux, il a fallu attendre le XX^e siècle et l'apparition du courant dit Rationaliste Structurel pour que le respect de la nature propre de la matière devienne un enjeu. Quant au régionalisme, il naît au XIX^e siècle chez les éclectiques comme Viollet-Le-Duc.

La justesse d'un bâtiment dépendrait des valeurs du temps comme de celles du lieu. Ainsi dans la culture japonaise entièrement symbolique, à la différence de la nôtre abstraite, du point de vue de l'espace, la justesse est retrouvée dans la spatialisation du symbole.

La justesse d'un bâtiment est donc le résultat d'un accord circonstanciel au sein d'un groupe, parfois même d'un petit groupe. Les déconstructivistes considèrent comme étant juste un bâtiment illustrant l'idée qu'ils se font de la théorie du chaos. Soyons clair, peu importe le style qui n'est qu'une expression personnelle.

Cet accord de circonstance ne peut pas être un fondement éthique, tout juste esthétique, au mieux c'est l'expression d'une cohérence culturelle, au pire du goût ou de l'idéologie partagée par quelques uns.

Lorsqu'une architecture — disposition consciente de la matière — répond à l'amour du lieu et de la communauté : cet amour du monde, répond à la volonté de l'habitation, à la dignité et à la joie, on pourrait la qualifier de juste dans un sens du projet même de l'architecture, au sens du projet historique, ancestral, quotidien.

L'éthique est inscrite dans la tâche de l'architecte pas dans le bâtiment, c'est-à-dire dans la garantie de l'adéquation du résultat matériel à des volontés initiales.

LE BIEN ET LE MAL, LE SOLIDE ET LE FRAGILE, LE BEAU ET LE LAID

Depuis son énoncé initiale, la demande d'architecture s'est étoffée : on demande à l'architecte de faire en sorte que ses bâtiments soient beaux et solides. La beauté et la solidité sont donc aussi de sa responsabilité. Mais on voit là que la beauté et la solidité sont des demandes accessoires — on le voit historiquement, et on le voit pratiquement. Si elles sont aujourd'hui exigées, c'est parce que l'homme en inventant l'art et la technologie s'est donné le droit de les exiger pour son installation.

L'apparition de la beauté et de la technicité sont du fait de l'architecte, mais il n'est le juge ni de la qualité esthétique et ni de la pertinence technique de son œuvre.

La qualité esthétique d'une œuvre ne peut pas être jugée par celui qui projette, car l'esthétique, c'est-à-dire le jugement sur l'art, ne peut pas s'appliquer au moment même où la création s'opère. L'architecte ne peut donc pas avoir de système de valeurs esthétique étayant son œuvre du point de vue éthique. Cela supposerait une schizophrénie radicale. Le jugement esthétique est laissé à chacun, ou à la philosophie de l'art ; Diderot n'invente-t-il pas la critique d'art et ma concierge ne sait-elle pas quand elle se sent bien ou mal dans un lieu ou un autre ?

La qualité technique d'une œuvre n'est pas jugée par l'architecte ; elle est l'apanage d'une kyrielle de spécialistes : bureau d'études, bureau de contrôle, centre technique et scientifique, etc.

L'HABITATION POETIQUE

Le coyote le montre bien, l'habitation est un accord poétique d'être ensemble, d'être avec autrui pour plus de bonheur, pour moins de mal-heur si l'on suit le récit. Cette habitation nécessite que le monde soit complété. Ce complément est l'architecture. Le bâtiment — la cabane — est la réponse matérielle à cette volonté/nécessité.

La qualité d'usage l'emporte sur les autres. L'architecte ne connaît pas les usages, mais c'est là que le bien-être et le mal-être peuvent exister : on peut être heureux dans une architecture laide, et malheureux dans une belle architecture ; de même se sentir heureux dans une architecture fragile ou malheureux dans une architecture solide.

Le bien et le mal envoie ici à l'autrui, à la vérité de l'autrui, car c'est dans l'expérience phénoménale du lieu qu'il entend le bien et le mal, sentiment qui lui est propre.

Et parce que l'architecture a à voir avec le repos de l'être, il m'apparaît que si l'on veut parler fondamentalement de valeurs négatives ou positives en architecture, c'est par le malheur et le bonheur qu'on y accède. Le bonheur et le malheur d'autrui, bien entendu. Nous l'enclenchons dans la matière et nos architectes les déclenchent sans que nous en connaissions le résultat.

JUGEMENT

Bien sûr dans le cadre de l'enseignement, une critique s'opère ; bien sûr dans le cadre de jury professionnel, une critique s'opère. Si l'on cherche dans ces deux cas de figures, à se poser la question éthique, il ne peut plus s'agir d'une éthique de l'architecture mais d'une éthique de l'enseignement appliquée à l'enseignement du projet architectural ou une éthique de la sélection appliquée au projet d'architecture.

FORME ET SENS.

Dire que l'on peut juger de la forme à partir du sens qui serait produit par la dite forme est une faiblesse du jugement qui rend bien compte de la capacité de tout système auto référentiel a tourné sur lui-même, ici le système formel. Les choses ne sont pas si simples. Je vais prendre un exemple radical volontairement provocateur : pourquoi la répétition de la même forme architecturale pour produire un plan de masse est bonne à Trieste et mauvaise à Dachau ? Si l'on s'en tient seulement au plan formel et au sens produit par la forme du plan, il n'y a pas de réponse ; mais si l'on dit qu'à Trieste l'intention était de penser l'histoire et d'installer la vie, alors qu'à Dachau il s'agissait de créer un immense trou de mémoire et d'installer la mort, on comprend mieux pourquoi un projet est vivable et l'autre meurtrier.

Quittons la mort, revenons à la vie. Prenons deux architectures, toutes les deux différentes du point de vue formel, mais ayant la même ambition d'installer la vie. Pourquoi l'une serait meilleure et condamnerait l'autre ? Certains ont des réponses qui s'appuient sur l'idéologie, le dogmatisme, l'impressionnisme, le style, l'académisme, etc. Si nous nous engageons sur cette voie, le débat cesse d'être éthique ; je ne suis pas certain que ce débat soit même d'ordre esthétique. Donati nous éclairera sur la relation de l'éthique et de l'esthétique.

ONTOLOGIE ET ETHIQUE

Parce que au fond, l'architecture répond à un besoin vital, malgré la surabondance d'effets, de modes, de styles, de genres, de types, de modèles, d'impressions, de dogmes, etc., etc., que l'histoire nous a délivrés, penser l'architecture revient toujours à penser l'installation de la vie dans un lieu. L'architecture participe de la production du plus vaste phénomène sécrété par l'homme sur la terre : la ville. Aussi la ville ne peut-elle pas être fondamentalement analysée du point de vue économique, sociologique, technologique, formelle ; fondamentalement elle a à voir avec un besoin essentiel de l'être fait humain.

Approcher la dimension éthique de l'architecture, revient à s'interroger sur la responsabilité propre à l'architecture au sein de ce projet collectif de la conscience qu'est l'habitation. Cette habitation est une réponse à l'être et à son errance essentielle. Augmenter la dimension ontologique de la pensée architecturale c'est forcément en accroître le projet éthique de l'architecture. En ce sens augmenter la dimension ontologique de l'architecture c'est-à-dire augmenter la pertinence de la réponse à l'être au monde ne peut que renforcer l'ambition éthique. En architecture, le bien ou le mal s'envisage essentiellement du côté de la réponse à l'être au monde ; ce sont le bonheur et le malheur, car seuls le bien-être et le mal-être apparaissent capables de qualifier ou de disqualifier une architecture construite à la lumière du projet de l'architecture. Un bien et un mal qui ne sont donc pas désignés par un jugement convenu, circonstanciel, mais par la vérité. Une vérité propre à chacun, universelle donc, enchâssée au creux de chacun, au gré de chaque *liberté*.

A VENIR

Notre pensée de l'architecture est fondamentalement une pensée pour autrui. Voilà pourquoi l'architecture est une éthique œuvrante. Notre activité d'architecte est toujours un projet pour autrui. Voilà pourquoi notre projet dépend du jugement de l'autre, plus essentiellement dépend de la demande et de l'accord de l'autre.

Voilà pourquoi nous avons peur au moment de projeter de ne pas nous être posés les bonnes questions.

Vous voici, vous les architectes du siècle à venir face à votre tâche. Je vous souhaite d'être moins arrogants. Vous en serez plus utiles, plus présents, plus essentiels.